



Le double

Bernard Noël

DANS **LE GENRE HUMAIN** 1984/1 N° 10 , PAGES 91 À 95
ÉDITIONS **LE SEUIL**

ISSN 0293-0277

ISBN 9782870271308

DOI 10.3917/lgh.010.0091

Date de mise en ligne : 03/11/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-genre-humain-1984-1-page-91?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

BERNARD NOËL

Le double

Il y a cette force...

Tu t'arrêtes, bien que ta langue soit toute soulevée. Tu voudrais brusquement te tutoyer toi-même, non pour une intimité sur laquelle tu n'as plus la moindre illusion, mais pour le goût du tu — cette chose dans ta bouche, et la rumeur par en-dessous.

Tu.

Ton tu bourdonne. Tu aimes son bruissement puis t'aperçois qu'il est sans bruit. C'est dans la tête, comme on dit. Un bruit mental, et qui soudain te paraît sans limites : ta langue n'est plus dans ta bouche, d'ailleurs il n'y a plus de bouche, rien qu'un endroit si vaste au milieu de toi, un grand là-bas.

Alors la rumeur cesse d'être du son : elle devient de la vue. Et quel est ce nouveau tu qui, dans l'éclaircissement de ton épaisseur, est un cri visuel ?

Un autre jour, ayant oublié tout cela, tu remues encore ton tu. Il s'agiraït enfin, te dis-tu, de situer cette fameuse force... Mais comment l'appeler ? Quelque chose en toi s'écarquille devant ce qui vient, ce qui va venir... ce qui vient tout en étant là, penses-tu, et tu fixes ce qui devrait être là puisque tu le sens là... Mais tu n'obtiens que trouble et pour finir agacement, comme d'un mot que tu aurais interminablement sur la langue, et rien, pas même du vent.

Tu t'obstines avec ce tu, toujours revenant à lui pour qu'il découvre cette chose qui... pour qu'il en devienne le nom : et tu pourrais l'appeler, te dis-tu, et il en irait d'elle comme de toutes les choses. Tu voudrais lui donner une forme, l'extraire de l'indéfini... L'homme s'est mis debout... Combien de fois t'es-tu répété ces quelques mots avec l'espoir de desserrer en toi je ne sais quelles paupières, et tu avais simplement mal aux yeux à force de les garder tendus et en attente, à force d'essayer d'en tirer un regard qui ne viendrait pas d'eux, mais de plus loin, d'en-arrière... Debout, fais-tu encore, toujours pensant à l'arrachement, au geste premier, à la verticale tremblante, au cri de joie... Et le ciel a dû se rapprocher tout à coup, la tête s'élançant, la tête allant et venant comme si elle pénétrait enfin dans la vraie profondeur...

Tu et tu et tu...

Tu voudrais maintenant quelque chose de tranchant, de pointu... et tout cela est muet, te dis-tu, toute la chose, mais quoi? Comment? Elle est toujours là pourtant, et tu continues à chercher un mot pour ce tu. Tu pourrais en essayer des centaines. Tu les évites. Tu évites de penser par peur du que-ça, du vaille-que-vaille... Le tu cache un il, et le il se dresse. As-tu peur du il? Pas d'intimité dans le il. Je ne saurais être il. Tu jouerais bien un moment avec ça : le tu, le il, et cela ferait une histoire... Au commencement, dirais-tu...

Cette fois, je veux être clair. Silence. La tête tourne. Elle cherche le pourquoi de ton assurance. Aucun mot à l'horizon. Je veux, dis-je. Et c'est dit contre cela. Je veux dire au moins que, certains jours, ou même à n'importe quel moment de n'importe quel jour, je regarde celle-ci ou celle-là et je pense : est-ce que ça va venir une fois de plus? Le problème — et de ceci je m'aperçois brusquement —, le problème est que le « ça » demeure en-deçà de toute représentation. Je me gêne moi-même à rester ainsi sans image. Pas question de tricher en mettant de la sueur entre les jambes et de la raideur. Il ne s'agit pas de cela car il s'agit de ce qui fut avant. Les mots ne manquent pas pour les conséquences, mais qu'est-ce qui nous fait faire « ça »? Ne pas en dire plus me paraît trop facile. Je tente de remonter plus haut que les images, comme si toute image était un masque qu'il faut retourner. L'effort ne mène qu'au vide, et il se masque à son tour du surgissement de quelques mots dans lesquels pointe un très vieux désir : je voudrais me voir de dos...

Tu voudrais te surprendre, et tu aurais un prélèvement inattendu de toi-même. Mais les mots ne font-ils pas cela ? Vient alors, comme un frisson dans l'épaisseur, le soupçon que tu tournes autour d'une chose que les mots, au contraire, t'interdisent d'approcher. C'est impossible, dis-je, il n'y a rien qui puisse être le tu des mots. Je repense à : l'homme s'est mis debout, et je vois se lever dans ce redressement une soudaine image de langue tirée, de sexe tiré — deux angles, qui encochent la verticale, chacun pour soi... Au commencement, dis-tu, il y eut une haleine de vie et elle se fit chair et la chair désormais voulut... Mais la langue, elle aussi, voulut et ce fut trop de deux volontés...

Toujours un commencement cache l'autre, toujours. Je voudrais être clair, mais il y a ces écrans successifs, et sans doute leur ombre obscurcit-elle la fin, laquelle ne nous serait donc pareillement cachée que par la perpétuelle dérobée du commencement. Je veux parler d'une chose qui m'échappe et qui, par là, ressemble au commencement. Il se pourrait d'ailleurs que cette chose soit le commencement même, bien qu'il soit impossible d'assigner à aucune chose cette qualité extrême. Je porte mon tu : il est le mutisme originel...

Le tu précède tout.

Le tu précède dès l'instant où naît la langue. Mais sans la langue, le tu existerait-il ? Pas de clair sans obscur. Pas de silence sans bruit. Non, il ne s'agit pas d'une contradiction de cette nature : le tu a pu exister avant d'être tu. Et la langue a simplement rendu cette existence inconcevable : elle aurait un en-dehors et son exercice nous interdit à présent de le penser. Comment parler avec la langue du sans-langue ? Il y a cette Atlantide plus bas que la gorge, et l'élan si ancien — l'élan qui me surprend devant celle-ci, celle-là, car il n'est pas uniquement le désir, mais quelque chose de marquant comme était, dit-on, le destin...

Aujourd'hui, le tu, peut-être, n'est silencieux que relativement au bruit de la langue. Tu es là par défaut, dis-je. Et je voudrais dans ma bouche une telle précipitation de syllabes qu'elle mimerait l'emportement, l'à bout de souffle que les mots ont pour rôle d'effacer. Parfois, je crie : je t'aime, et c'est un cri sans savoir. Ensuite, je l'entends, et ce cri est l'écho de ce qui m'arrache ces mots faute de pouvoir m'arracher

la langue. Depuis que je parle, dis-tu, rien ne me suffit. Rien n'est assez.

Cette chose qui passe à travers moi, et que je n'articule pas parce qu'elle ne peut se dire avec ce qui, en moi, dit je.

Cette chose hors langue parce qu'elle est toute présence. Et cependant perdue presque aussitôt. Cette chose où coïncident l'insuffisant et le trop.

Elle a toujours déjà vaincu ce que j'en dis : elle s'y absente.

Pas une envie, pas un besoin, pas un désir : ils ne sont que des intermédiaires entre le tu et l'acte. Ils appellent une fin alors qu'à travers eux le tu poursuit l'infini. Et maintenant, si je te dis «viens» ne m'écoute pas, car mon appel n'a de sens qu'en toi-même, dans le tu qui tout à coup s'éveille, ou bien ne bouge pas. D'ailleurs, ce «viens», je ne le dis pas : j'en porte seulement le souffle pour qu'il s'élève de toi.

Et tu est nu.

Et dans cette nudité plus de je.

Comment se tenir dans cette clarté montante et non pas descendante ? Comment être tel que la chair bandée soit dure d'elle-même et non de mon désir ? Mais écrivant ces mots, je mens, car c'est avec eux que j'échappe à la clarté sauvage, à la ruée, à l'emportement sans retour. La langue coule et sa coulée sans humeurs me vide imperceptiblement dans l'invisible. Le tu dévoyé rêve d'une transparence où il n'y aurait que de l'œuvre et pas du tout de chair. Le vrai commencement n'est pas dans le verbe. L'homme s'est mis debout, il a regardé partout, il a vu le battement d'elle, il a su qu'il pouvait mourir de plaisir, il a couru vers la mort... Au commencement est apparue l'altérité, alors la chair s'est faite pénétrante et elle a connu l'Autre...

Maintenant, tu te bats avec les signes, avec toutes les mailles par lesquelles la communication est tenue de passer, et l'Autre est un langage. Pas plus. Qu'est devenu le face à face ? On meurt tout seul. Tu ne dis plus : je t'aime. Tu t'arrêtes parfois chevauchant, et la chair demande plus de corps. Et tu ne fais monter que son ombre. Mais il y a quand même cette force...

Force immédiate : elle dresse, elle emplit sans être jamais conte-

nue, elle fait de la langue une bête joyeuse, et ce qui coule coule vraiment.

Le membre est celui qui appartient à la communauté. Quand il est en elle, il est tout. Le membre ne se suffit pas ; cependant, il n'a pas besoin de vouloir pour être cette volonté. Aussi ne dit-il pas : « je », car il est inutile de redoubler l'affirmation qu'on est en soi. De même, le membre reste sans image : que pourrait-il se représenter qui ne soit sa propre condition ? En pénétrant l'Autre, il pénètre un lui-même inversé et connaît son tout. Il meurt alors en tant que membre et, par cette mort qui l'exclut aussitôt du tout, se retrouve tu.